

Ils expérimentent aussi dans le langage de l'électro mais finalement s'en tiennent aux couleurs intimistes de leurs chansons pop folk bricolées à la maison. Un temps, une maison de jazz, Label Bleu, s'intéresse à eux, mais c'est finalement sur le label indépendant Tôt ou Tard (celui de Vincent Delerm, Thomas Fersen et Lhasa) que sort leur album. Accueil joyeux des radios élégantes, sourires de la presse... et conte de fée. Car il arrive à Yael Naim et David Donatien ce dont rêvent secrètement tous les artistes : une chanson célèbre dans le monde entier. « New Soul » et son « *lalala lala* » entêtant séduisent les spécialistes de la « synchro ». Tôt ou Tard refuse plusieurs offres d'utilisation de cette chanson pour des publicités, en attendant qu'Apple émonde lentement sa *short list* et l'élise définitivement pour la campagne publicitaire mondiale de son ordinateur portable MacBook Air.

Alors on chantonne « *lalala lala* » partout sur la planète. L'airplay s'emballe, les ventes s'envolent et les projecteurs se braquent sur cette belle brune au très personnel look bohème et son complice antillais. Leurs concerts font partout salle comble et ils combattent les possibles effets pervers de la gloire par une « zénitude » revendiquée. Ils n'oublient pas d'où vient leur musique : une pièce dans un immeuble banal du XI<sup>e</sup> arrondissement, mais aussi tout un enchevêtrement d'influences, de plaisirs, de références, d'origines, d'appartenances plus ou moins lointaines... Rien, au total, qui incite à bomber le torse, à revendiquer des médailles, à se prendre pour des stars.

Plus de deux ans après la sortie de l'album, le disque suivant est aujourd'hui en chantier et on pourra en entendre quelques chansons ce soir, dans un concert qui propose une vision encore élargie de la musique de Yael Naim et David Donatien. Autour de leur formation de scène en quartette (avec un bassiste et un clavier), ils auront avec eux un quatuor à cordes et le multi-instrumentiste Thomas Bloch (vu notamment avec Arthur H) aux ondes Martenot, au cristal Baschet, à la scie musicale, au glass harmonica et au waterphone... Comme pour une envie d'élargir encore la planète.

*Bertrand Dicale*



**JEUDI 25 FÉVRIER - 20H**

**Première partie : Kidwithnoeyes**

Clément Verzi, guitare et chant

entracte

**Deuxième partie : Yael Naim**

Yael Naim, chant, piano et guitare

David Donatien, batterie

Xavier Tribolet, clavier

Camille Ballon, contrebasse

Thomas Bloch, cristal Baschet, ondes Martenot, glass harmonica,  
waterphone, scie musicale

Vanessa Jean, Élodie Michalakakos, violons

David Vainsot, alto

Christophe Morin, violoncelle

**Fin du concert vers 22h.**

## **Once upon a time... Kidwithnoeyes**

« Cette histoire a tout d'un conte de fée. » À l'origine, la passion, la création, hors des grandes routes du circuit de la musique, juste par nécessité. Des chansons qui naissent la nuit dans l'hôtel où Clément travaille, conservées dans des calepins, des dictaphones, des coins de tête. Pendant des années, Clément façonne ses chansons et parfois elles arrivent aux oreilles de gens comme Damien Rice, qui l'encourage et l'invite à chanter en Irlande.

Une nuit, en aveugle, il quitte l'hôtel et part à Bruxelles pour fixer sur un support dix chansons. À son retour, Clément donne sa maquette belge à un percussionniste qui le marque sur scène, David Donatien, justement en train de réaliser un album avec Yael Naim. Les musiciens invitent Clément à chanter sur une chanson. Suite à cette rencontre, ils se rapprochent et décident d'enregistrer les chansons de Clément pour pouvoir les proposer prochainement au public et aux labels.

Kidwithnoeyes, découvert sur l'album de Yael Naim et sur ses premières parties (Cigale, Folies Bergère, Boule Noire) est un bijou musical. Une voix chaude et éraillée, des yeux brillants d'émotion, de la simplicité, de la sincérité pure, une folk intimiste qui fait se dresser les poils sur les bras. Album à paraître..

## **Yael Naim & David Donatien**

Ceci est une belle histoire d'un temps au cours duquel les hommes se sont tant mélangés à la surface de la Terre qu'ils peuvent tous écouter et aimer la même musique. Pourtant, cette histoire est une histoire bien d'ici. La première chanson de l'album qui a apporté la gloire à Yael Naim et David Donatien s'intitule d'ailleurs « Paris ». Sur des couleurs mélodiques folk-pop qui font penser à Suzanne Vega ou Feist, Yael Naim chante en hébreu et en français les affres de la séparation amoureuse. Tout est là : un idiome musical qui peut s'entendre partout dans le monde, les fils emmêlés d'une vie d'aujourd'hui, la pérenne séduction des mélancolies et des tendresses les plus évidentes, l'univers bobo parisien...

Mais l'histoire de Yael Naim et David Donatien est aussi une histoire qui donne foi en la foi, qui donne confiance en la confiance, qui donne envie d'avoir envie... Car, avant le triomphe, il y a une histoire d'échec, d'ennui, de routine. Au commencement, quand on dit « Yael Naim », ce n'est pas Yael Naim et David Donatien mais Yael Naim toute seule, une jeune artiste qui connaît assez de hauts pour croire en elle et assez de bas pour douter de tout.

Elle naît à Paris en 1978, de parents d'origine tunisienne qui émigrent en Israël quand elle a un an. Enfance dans la banlieue de Tel Aviv. Piano, conservatoire classique, puis premier groupe rock quand elle fait son service militaire. À vingt-deux ans, elle revient à Paris. Elle est repérée, enregistre un premier album sous le nom de Yael, *In a Man's Womb*. Échec. Mais elle est aussi engagée par Élie Chouraqui qui monte sa comédie musicale *Les Dix Commandements*. Pendant deux ans et demi, elle y sera Myriam, la sœur de Moïse - un des plus petits rôles d'un des plus gros succès du moment. En 2004, elle continue très naturellement par *Spartacus le gladiateur*. Elle y a un rôle plus étoffé mais, pour employer un euphémisme très show-business, cette comédie musicale ne trouve pas durablement son public. Yael Naim est mal partie pour devenir une star.

C'est alors qu'elle rencontre David Donatien, qui travaille à ce moment-là avec Bernard Lavilliers. De huit ans son aîné, c'est un Antillais de banlieue qui a grandi à Melun mais dont la famille compte beaucoup de musiciens. À cinq ans, il est aux congas. Raisonnable, il passe un BTS d'électronique, même s'il n'a jamais connu d'autre métier que la musique comme percussionniste pour les variétés. *« Notre rencontre s'est faite autour d'une part de frustration, elle dans ses comédies musicales, moi comme accompagnateur de tournées »*, expliquera-t-il quand leur histoire sera devenue un conte de fée.

Car, s'ils vivent tous les deux de la musique, ils ne vivent pas ce dont ils avaient rêvé en entrant dans cette carrière. Alors ils commencent à travailler dans le salon de Yael Naim. Il y a là des claviers, des guitares, des instruments de musique et du matériel d'enregistrement qu'apportent l'un et l'autre. Pendant des mois, ils se donnent des horaires de bureau. Toute la journée, ils jouent, composent, enregistrent, essayent sans aucune direction préalable.

Parfois, d'autres musiciens font un petit tour avec eux, mais aucun ne les convainc vraiment. Dès le départ, c'est un duo. Et le partage des rôles n'est pas seulement entre une chanteuse et un producteur : ils inventent aussi des frontières singulières entre les fonctions de chacun. Dans la beauté mélancoliquement souriante des chansons de Yael Naim, on se prend à débusquer David Donatien ailleurs que dans le costume du percussionniste accompagnateur, on remarque que çà ou là le piano joue une rythmique avec son petit mouvement de danse (rumba lente, mélodie légère de mille et une nuits, valse allégée) alors qu'il fait bruir toute une grammaire de peaux frappées ou caressées qui dessinent une mélodie... Ils ne s'arrêtent pas non plus aux décisions habituelles des directeurs artistiques qui n'imaginent la musique en France qu'en français ou en anglais. Yael écrit et chante aussi en hébreu, langue dont les consonnes rugueuses prennent une saveur unique dans son timbre cristallin.